

perfection de leur forme, sont
ord et avant tout des cris
mour, de désir, de sensualité.
e souffrance.

quand je suis
quasi toute cassée,
que me suis mise
en mon lit lassée,
ier me faut mon mal
toute la nuit.»

quoi? toujours l'amour?
ement l'amour? Est-ce là ce
semblait promettre le ton
onnant de son épître dedica-
? « Ces déclarations auda-
ses et ambitieuses ne l'empê-
nt pas, nous dit-on, de rester
me et amante.» Comme s'il
ait y avoir contradiction entre
deux aspects! Comme si
our, « faiblesse féminine»,
ait s'opposer au féminisme!
s il faut voir ce qu'est l'amour
r Louise Labé!

amour est un approfondisse-
t de soi, l'exaltation de la
stance même de l'être au
ment où il semble « estran-
» à celui qu'il atteint, et la
rude leçon auquel l'orgueil
se soumettre :

nsi Amour
inconstamment me mène ;
quand je pense
avoir plus de douleur,
ns y penser je
me trouve hors de peine.
is quand je crois
ma joie être certaine
être au haut
de mon désir et heur,
me remet en mon
premier malheur.»

est le moyen privilégié de
rouver et d'éprouver l'univers
: une subtilité et une intensité
niment accrues sur tous les
is. C'est aussi, bien sûr, de se
en de vivre en l'autre, de se
asser, c'est la plus haute
u, même, et peut-être surtout,
est la plus haute souffrance.

nt de vertu
qui te fait être aimé,
i de chacun te
fait être estimé
te pourraient
aussi bien faire aimer ?
ajoutant
à ta vertu louable
nom encore
de m'être pitoyable
mon amour
doucement t'enflammer?»

reconnait dans ses vers
our chanté par Pétrarque.
le même que Laure est deve-
plus mythique que réelle,
me aimé par Louise Labé
secondaire par rapport à
our qu'elle lui porte, dès lors
le éprouve cet amour de
son être.

st donc précisément parce
Louise Labé a su par l'amour
omplir si intensément en
que femme et amante, parce
le a su ainsi raffiner et ren-
r son degré d'humanité. **F**



1749 : la bonne éducation de Chardin

THEATRE

Les audaces de Diderot

Une tapisserie mouvante et théâtrale tissée par Elisabeth de Fontenay, à partir de l'œuvre de Diderot et mise en scène par Jean-Louis Barrault. Un Diderot amoureux de la vie et, de l'esprit des femmes. A voir absolument.

PAR MARTINE STORTI

Le père Freud pensait au début du siècle que les femmes avaient quelque chose en moins et que ce manque leur occasionnait pas mal de problèmes. Quelque cent cinquante années plus tôt, Diderot estimait au contraire qu'elles avaient un « organe en plus », la matrice. N'en concluez pas hâtivement qu'il les enfermaient dans leur utérus, la reproduction de l'espèce et la maternité. Cet organe supplémentaire leur donne une « génialité » que les hommes sont loin de mesurer. Une affirmation qui ne manque pas d'audace dans un siècle qui veut bien faire tomber les privilèges de la noblesse mais point ceux du masculin comme incarnation de l'universel.

D'où le mérite de l'entreprise tentée et réussie par Elisabeth de

Fontenay (1) qui, à travers un intelligent montage de ses écrits nous fait (re)découvrir ce « philosophe des Lumières », son goût de la nature, des corps, de l'exercice des sens, sa joie physique d'être. Jean Topard, qui joue admirablement le personnage de Diderot, Catherine Sellers, Pierre Arditti prennent un plaisir évident, pendant plus d'une heure et demie, à jouer des idées et des mots, à mettre en corps et en scène cette pensée qui cherche la vérité du côté de ceux qu'une société laisse pour une raison ou une autre dans la marge. Ceux et celles qui battent en brèche la clarté et la distinction du rationalisme.

L'être humain, pour Diderot, participe d'une totalité organique qui englobe la matière, et si l'âme doit avoir son siège quelque part, c'est assurément « dans les pieds ». Si les sens changent le rapport au monde, l'aveugle ne pensera donc pas comme celui

qui voit, le sourd comme celui qui entend et pourquoi pas, les femmes comme les hommes. Il y a chez Diderot une étonnante reconnaissance d'une revendication moderne, celle du droit à la différence. Et les femmes n'y ont pas une moindre part. Diderot ne peut donc pas envisager que les hommes s'engagent dans l'aventure de la pensée sans elles, non qu'elles soient, comme dans l'imagerie traditionnelle, muses ou médiatrices, mais les compagnes qui permettent de découvrir le chemin et de le parcourir.

Il n'est pas étonnant alors que les personnages féminins, Mélanie de Salignac, Julie de Lespinasse, Sophie Volland, l'amie longtemps aimée, soient intelligents, spirituels et séduisants. On est bien loin, du contemporain Rousseau, si prompt à renvoyer les femmes au néant historique.

Et les audaces de Diderot sont multiples. Il faut l'écouter débattre avec ses amies du désir qu'une femme peut avoir d'un enfant sans se marier, de l'éventuel auto-érotisme qu'une mère peut conseiller à sa fille dans « un âge où le tempérament se développe », du plaisir sexuel des femmes dont « cent fois l'attente peut être trompée », à cause peut-être d'un amant maladroit.

Une évidence : dans cette écoute théâtrale « à corps perdu », le corps, enfin, se retrouve. **F**

(1) « Diderot à corps perdu », Petit Orsay. 20 h 30. Tél. : 222 93 33. 7, quai Anatole-France, 75007 Paris.